

Renan et Saussure : convergences et divergences à propos du langage

Michel ARRIVÉ
Université de Paris Ouest Nanterre
MoDyCo, UMR 7114

Ernest Renan (1823-1892) et Ferdinand de Saussure (1857-1913) ont été contemporains. Se sont-ils connus ? Se sont-ils lus ? Ce sont les premières questions qui viennent à l'esprit quand on s'interroge sur les relations qui peuvent s'établir entre deux auteurs. Anecdotiques, ces deux questions ? Elles le sont l'une et l'autre, mais à des degrés divers : la seconde l'est moins que la première. Mais aucune des deux ne l'est suffisamment pour être entièrement négligée. J'ai donc cherché, dans une brève première partie de mon exposé, à leur donner les réponses qu'elles appellent.

Dans l'état actuel des connaissances – j'entends, on l'aura compris, de *mes* connaissances – les réponses sont différentes. Il est en effet certain que Renan et Saussure se sont connus, à tout le moins rencontrés. Mais il semble vraisemblable qu'ils se sont réciproquement peu lus. En tout cas, ils n'ont pas fait état de leurs lectures dans leurs écrits¹.

De rencontres entre les deux personnages, je n'ai repéré qu'une trace, fugitive, mais indiscutable. Elle vient de Saussure, dans une lettre qu'il adresse, le 10 février 1883, à sa sœur Albertine, sa cadette de quatre ans. De façon à la fois plaisante et amère, il se plaint de la multiplicité des invitations qu'il reçoit. Il les refuse pour la plupart. Mais il lui arrive de faire une exception :

J'ai du moins fait l'autre jour au dîner de Psichari la connaissance de M. Renan qui est un homme charmant et plein de bonhomie. Car mon ami Psichari a épousé cet hiver la fille de M. Renan. Lui est moitié Hellène, moitié Français (Mejia-Quijano , 2008 : 257, puis 2012 : 343).

Rien d'étonnant, à vrai dire, à cette rencontre. Saussure, installé à Paris depuis 1880, a rencontré Jean Psichari à l'École Pratique des Hautes Études. Plus âgé de trois ans que Saussure, ce spécialiste du grec moderne, vigoureux défenseur de la langue *démotique*, venait en effet, quelques mois plus tôt, d'épouser la fille de Renan, Noémi. Pendant l'année universitaire 1880-1881, il suivait à l'ÉPHE les enseignements de Louis Havet, en même temps que

¹ On apercevra toutefois, plus bas, deux brèves allusions à Renan dans la manifestation orale du Troisième Cours de Saussure.

Saussure (Rouilland 1930 : 3). Plus tard, bien plus tard (en 1887-1888), il suivra les conférences de Saussure sur la grammaire comparée du grec et du latin. Saussure, dans son bref « rapport sur les conférences de l'année », notera que « MM Jacob et Psichari ont fait au maître de conférences l'honneur d'être de ses auditeurs » (Fleury 1964 : 50 et 65). En dépit du peu de goût professé par son illustre beau-père pour l'ÉPHE – il ne l'« n'aimait pas particulièrement », la jugeant trop « pédante » à son gré (Psichari, 1925 : 58) – Psichari ne négligeait pas de lui faire connaître, en les invitant à ses dîners, les amis qu'il avait à l'École, et notamment l'encore très jeune professeur genevois qui, depuis 1881, y exerçait les fonctions de « Maître de Conférences de gothique et de vieux-haut-allemand ». Quant à l'appréciation que Saussure formule sur son illustre collègue – Professeur au Collège de France depuis 1862 – elle est conforme à ce qu'on peut attendre de lui : aussi aimable et favorable que possible sur le personnage, mais totalement muette sur ses idées en matière de langage. Il est vrai que Saussure s'adresse à ce moment à sa jeune sœur Albertine, dont l'intérêt pour les problèmes linguistiques était sans doute fort limité.

Ainsi, Renan et Saussure se sont rencontrés au moins une fois². Mais se sont-ils réciproquement lus ? Il n'est pas impossible que ces lectures aient été à peu près inexistantes de la part de Renan. De la part de Saussure, les témoignages qu'elles ont laissés sont bien faibles, et plutôt sévères.

La révélation est à vrai dire peu étonnante à propos de Renan, qui est de trente-cinq ans l'aîné de Saussure. Au moment où il le rencontra chez son gendre lors du dîner de février 1883, Saussure avait, certes, déjà publié, en 1878, son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* et, en 1881, sa thèse *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. Mais ces deux ouvrages, publiés le premier à Leipzig, le second à Genève, de façon assez confidentielle, n'ont guère été lus, à l'époque de leur publication, que par les professionnels de l'indo-européanisme, dont Renan n'était pas. Entre 1877, date de son premier article, à 1892, date de la mort de Renan, Saussure a publié dans les *Mémoires de la Société de linguistique* d'assez nombreux textes, articles ou notules. Renan, qui peut les avoir repérés et parcourus dans les volumes des *Mémoires*, semble bien n'avoir jamais songé à les signaler. C'est que ces textes du très jeune sociétaire genevois (Saussure a vingt ans lors de la publication de son premier article) portent tous sur des problèmes de phonologie ou de morphologie des langues indo-européennes qui échappaient à la compétence strictement professionnelle de Renan, centrée pour l'essentiel sur les langues sémitiques.

Pis encore : Jean Psichari, encore lui, va nous révéler que les textes de

2. Y eut-il d'autres rencontres ? Psichari était un ami fidèle : par une lettre du 9 novembre 1889, il se déclare prêt à « faire [s]on possible pour vous arracher à Genève » (Mejia Quijano 2008 : 181). Il est donc possible (vraisemblable ?) qu'il ait de nouveau invité Saussure à « ses dîners », peut-être en présence de son beau-père. Mais je n'ai trouvé aucune trace de nouvelles rencontres.

Saussure étaient contraires à ses goûts en matière de langage et de science du langage. En effet, dans son ouvrage de 1925, le gendre de Renan fera allusion à une édifiante conversation qu'il eut avec son illustre beau-père. L'événement, non précisément daté, eut lieu pendant la période du séjour à Paris de Saussure, de 1880 à 1890, puisque Psichari le situe entre deux rencontres avec son jeune collègue : après avoir été son condisciple, puis son auditeur, il était, depuis 1885, lui aussi « Maître de conférences à l'ÉPHE ». La conversation se porta sur la notion de *doublet syntactique*, que Psichari présente à son beau-père comme un néologisme saussurien³. La réaction de Renan fut à tout le moins réservée : « Il ne pouvait qu'ignorer ce nouveau-né. Aussi ne fit-il point bon accueil à ma question » (1925 : 57). Cette hostilité se portait-elle contre le terme technique ? Ou contre le responsable présumé du néologisme, Ferdinand de Saussure, sur lequel Psichari ne tarit pas d'éloges ? Sans doute contre les deux, indistinctement. Et le bon Psichari poursuit en rappelant l'hostilité marquée par Renan à l'égard des « termes techniques dès qu'on les appliquait à des phénomènes de langage ». Il indique que c'est sur la « prière » de Renan qu'il renonça à utiliser le « très beau mot de morphologie » (*ibid.*) dans le titre d'un de ses ouvrages. Il se trouve que le « très beau mot de morphologie » est l'un de ceux que Saussure utilise à tout instant. On comprend mieux, dans ces conditions, le silence observé par Renan à l'égard de Saussure.

Il est certes plus étonnant de devoir établir un constat peu s'en faut aussi négatif de la part de Saussure, qui survécut à Renan pendant vingt-et-un ans. D'une façon générale, Saussure cite assez peu, moins encore, semble-t-il que ne font la plupart de ses contemporains, un peu moins portés que nous ne le sommes devenus sur des scrupules parfois presque excessifs. L'index du *Cours de linguistique générale*, commun aux noms et aux notions, et à vrai dire assez lacunaire pour les uns comme pour les autres, ne comporte que vingt noms de linguistes ou autres spécialistes du langage, ce qui est peu, non seulement selon les normes contemporaines, mais également par rapport au Renan de *L'Origine du langage*, dont chaque page, à peu d'exceptions près, comporte, dans l'édition de 1858, des références bibliographiques. Chacun des vingt auteurs cités dans l'index du *CLG* est représenté par une publication au moins, et parfois beaucoup plus dans « La Bibliothèque de Ferdinand de Saussure » telle qu'elle a été décrite et inventoriée par Gambarara en 1972. Renan n'est pas cité dans le *Cours de linguistique générale*, et aucun texte de Renan ne figure dans la bibliothèque de Saussure, dont l'inventaire passe sans barguigner de Reisch (Emil) à Renel (Ch.). Quant aux travaux de Saussure restés longtemps inédits, la toute récente, et excellente, édition que vient de donner René Amacker de

3. Le terme de *doublet syntactique* n'apparaît dans aucun texte de Saussure. Pas plus que les index des ouvrages le *Lexique de la terminologie saussurienne* de Rudolf Engler (Engler 1968) ne comporte d'entrée *doublet syntactique*. Rien n'empêche naturellement que Saussure ait employé ce terme dans son enseignement à l'ÉPHE ou dans l'une de ses conversations avec Psichari.

La Double Essence du langage comporte un index des noms. Les linguistes antérieurs ou contemporains à Saussure y sont au nombre de vingt-trois. Renan n'y figure pas. Si étonnant que cela puisse paraître, il est donc possible que Saussure, en dépit de sa rencontre avec Renan, n'ait pas pris connaissance des réflexions de son illustre collègue sur le problème propre à l'intéresser le plus directement : *L'Origine du langage*. À moins que, ayant parcouru l'ouvrage dès son séjour à Paris ou après son retour à Genève, à la Bibliothèque de l'Université, il n'ait pas jugé opportun de le citer, peut-être agacé par les positions de l'auteur sur le problème de l'onomatopée et, d'une façon générale, sur celui de la motivation du signe linguistique. Je reviendrai, nécessairement, sur ce point nodal de l'opposition entre les deux auteurs.

Pour être, autant que possible, exhaustif, il convient d'indiquer que par deux fois, sauf erreur ou oubli, Saussure a cité Renan dans le *Troisième Cours* (Saussure, 2005-2006). Page 201, il signale comme « fort intéressant[e] » l'« *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* », mais ajoute que ce livre « ne correspond plus exactement à la science sémitique ». Il est beaucoup plus sévère en un autre point du même Cours :

Renan s'est refusé à voir du sémitique dans le cunéiforme babylonien. C'est extraordinaire. C'est une argumentation curieuse mais déjà vieille et peu scientifique (Saussure, 2005-2006 : 210).

Mais naturellement la quasi-ignorance réciproque et l'estime assez faible dans lesquelles se sont apparemment tenus les deux penseurs n'empêche en rien de comparer les opinions qu'ils formulent sur les problèmes du langage. On observe de fortes divergences entre ces opinions : je viens de faire allusion à celle qui les oppose sur le problème de l'onomatopée. Mais, d'une façon qui n'est qu'apparemment étonnante, on trouve au moins une convergence fondamentale. C'est à essayer de démêler cet ensemble assez complexe que va être consacrée la suite de ma communication. On voit qu'elle échappe désormais totalement au domaine de l'anecdote.

Je précise que je n'alléguerai les problèmes que par le biais de celui de l'origine du langage, qui, nécessairement, présuppose des positions sur les propriétés du langage et des langues. Le problème de l'origine a donné lieu de la part des deux auteurs à des prises de position explicites. Elles sont longuement développées chez Renan : je viens de rappeler qu'il a consacré au problème un ouvrage qui porte, littéralement, le titre *De l'origine du langage*. Publié en 1848, il a donné lieu à une seconde édition en 1858. Cette seconde édition ajoute au texte primitif une assez longue préface : pas moins de 61 pages, il est vrai assez aérées. La doctrine mise en place dans l'ouvrage lui-même n'a, à mon sens, pas évolué, mais de nombreuses références complémentaires ont été introduites, notamment aux auteurs allemands. Visiblement Renan a lu leurs nouvelles publications, en vue de la réédition de

son ouvrage, avec la plus grande attention. Dans sa « Préface », il fait longuement état à la fois de son approbation et de ses réserves à l'égard du livre de Jakob Grimm *Über den Ursprung der Sprache*, titre aussi exactement que possible homonyme du sien, qui a été publié en 1851.

Chez Saussure, les prises de position sont aussi explicites. Elles se distinguent cependant de celles de Renan par un trait formel qui apparaît immédiatement : elles ne donnent pas lieu à une mise en place spécifique dans un texte consacré à la question de l'origine. Assez nombreuses, elles se répartissent entre plusieurs points de ses écrits. Elles sont formulées de façon brève, lapidaire et catégorique.

Je commence par Saussure : inversion de l'ordre chronologique dont l'explication viendra d'elle-même.

Contrairement à ce qui a été parfois dit, Saussure n'évacue pas d'emblée le problème de l'origine du langage. Il ne récuse pas l'idée d'une humanité non pourvue du langage. C'est par là que s'introduit le problème de l'origine, si on l'entend comme passage d'un état de l'humanité privé de langage à un état ultérieur où elle en est pourvue. Il en vient même, en un point généralement occulté par les commentateurs, à examiner les conditions qui permettraient d'étudier le problème. Je reviendrai plus tard sur cet aspect de sa réflexion. Pour l'instant il se contente du constat suivant :

La nature nous donne l'homme *organisé pour le langage articulé*, mais sans langage articulé (2002 : 178).

L'expression « sans langage articulé » est à la fois explicite et ambiguë. Explicite, puisqu'elle pose le problème du passage de l'humanité d'un stade sans langage à un stade ultérieur où elle s'en est pourvue. Mais en même temps ambiguë, en raison de l'adjectif *articulé*, deux fois de suite appliqué au nom *langage*. Car cet adjectif est, par lui-même, si ambigu que Saussure ira, en 1891, jusqu'à le qualifier « d'obscur et très vague », et fera « toutes réserves » sur son emploi (2002 : 145). Il ne laisse cependant pas de l'employer. Il faut donc essayer de lever cette « obscurité » de l'adjectif, comme Saussure le fait lui-même dans un passage du Cours III (2005 : 214-215) :

1. Il peut, d'une part, signifier que le langage est soumis à l'articulation, c'est-à-dire à la division en unités de diverses dimensions et de divers statuts, par exemple les phonèmes, les mots et les syntagmes. Saussure donne souvent ce sens, de la façon la plus explicite, au syntagme *langage articulé* et au nom *articulation*, par exemple dans le CLG, page 26 (c'est un passage du Cours III), puis page 156 (cette fois c'est un passage du Cours II).

2. D'autre part, Saussure utilise aussi l'expression *langage articulé* avec le sens qu'elle a à la fois dans l'usage quotidien et dans celui d'un grand nombre de linguistes. Le *langage articulé*, dans ce second sens, c'est le langage tel qu'il est manifesté par la voix humaine et les « articulations », au sens d'émissions de

sons, qu'elle produit.

À mon avis, c'est, dans le passage cité, le second sens, le sens profane, en quelque sorte, qui apparaît. C'est ce qu'induit le contexte, et notamment la phrase suivante : « L'individu, organisé pour *parler*, ne pourra utiliser son *appareil* que pour la communauté qui l'environne » (*ibid.*) Les deux termes *parler* et *appareil* font allusion à la réalisation *vocale* du langage. Cette interprétation est encore appuyée par le commentaire qui est donné du terme *articulation* (2002 : 236-237). Il n'est, en ce point, que sous-entendu que cette réalisation vocale n'est que l'une de celles qui sont possibles, exactement sur un pied d'égalité. Mais en d'autres points Saussure insiste sur le caractère non-essentiel de la relation entre langage et voix (sur ce problème, voir Arrivé 2007 et 2011) :

Dans un des derniers chapitres de *Life and Growth of Language*, Whitney dit que les hommes se sont servis de la voix comme ils se seraient servis du geste ou d'autre chose, et parce que cela leur a semblé *plus commode* de se servir de la voix. Nous estimons que ces deux lignes, qui ressemblent à un gros paradoxe, [apportent] la plus juste idée philosophique qui ait jamais été donnée du langage ; mais en outre que notre plus journalière pratique des objets soumis à notre analyse aurait tout à gagner à partir de cette donnée (*ELG* : 215).

Dans le *CLG*, le problème trouve une conclusion encore plus ferme :

La question de l'appareil vocal est donc secondaire dans le problème du langage (*CLG* : 26).

Cette séparation instituée, de façon paradoxale, Saussure le reconnaît volontiers, entre langage et voix, permet d'épargner celles des difficultés que font naître, pour la question de l'origine du langage, les problèmes anatomiques et physiologiques des organes de la phonation. On verra que Renan ne parvient pas à les éviter.

Quoi qu'il en soit, Saussure pose le sujet humain comme « organisé pour le langage ». De quelle façon va-t-il traiter la question de son accès effectif à la pratique du langage ? Il convient de distinguer deux moments :

1. Le premier est de caractère négatif. Il consiste à dénier l'existence autre qu'« idéale », « mythique » – on verra que Renan a tenu, trente ans plus tôt, un discours comparable – du « premier jour où une société humaine a parlé ». Naturellement, ce geste de dénégation s'accompagne du rejet total de la tradition biblique et de tout ce qui lui ressemble dans les discours tenus sur l'origine du langage, c'est-à-dire à peu près tout, selon Saussure, car il a l'esprit très large en matière de critique : « Au chapitre *sémiologie* : la plupart des conceptions que se font, ou que du moins offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom » (2002 : 230). Saussure revient en plusieurs points sur cette dénégation de la réalité du problème de l'origine. Ainsi dans

une note *Item* restée inédite jusqu'à 2002 : « *Item*. Quelle question d'origine ? – Origine de la langue. Rien ne prouve mieux la nullité de toute recherche sur l'origine de la langue. Mais sur cette question, il ne faut pas se borner aux constatations négatives. Ce qui prouve l'absence d'une question philosophique de l'origine de la langue, CE N'EST PAS UN FAIT NEGATIF, c'est le fait positif que dès le premier moment un signe ne vaut que si [...] » (2002 : 93, 2011 : 60-61). Hélas, ici, le texte s'interrompt, comme il est fréquent dans ces réflexions à la fois improvisées et angoissées auxquelles se livre Saussure. Et il est évidemment aventureux d'essayer de restituer les réflexions qu'il n'a pas osé écrire lui-même. Je m'y hasarde cependant, compte tenu à la fois du verbe *valoir* et du *que si* qui inaugure la formule inachevée : Saussure pensait à la valeur différentielle et négative du signe, qui ne « vaut » que dans le système d'oppositions dans lequel il s'insère, système qui suppose évidemment la pluralité déjà instituée des signes. Ce qui suffit à exclure la pertinence du geste adamique, répété, selon Saussure, par les « philosophes du langage », de donation des noms, un par un et isolément, aux objets du monde. – La composante négative de la réflexion de Saussure se poursuit en plusieurs points. Immédiatement après la réflexion que nous venons de lire, on trouve une belle métaphore géographique – Saussure en est friand – qui assimile la langue à un ruisseau : « *Item*. Regarder la langue et se demander à quel moment précis une telle chose a “commencé” est aussi intelligent que de regarder le ruisseau de la montagne et de croire qu'en remontant on trouvera l'endroit précis où il a sa source. *Des choses sans nombre établiront* qu'à tout moment le RUISSEAU existe pendant qu'on dit qu'il naît, et réciproquement il ne fait que naître pendant qu'on [...] » (2002 : 94, 2011 : 61). Une fois encore Saussure a laissé sa phrase inachevée, elle est cependant sans doute plus facile à compléter : j'en laisse le soin à mes lecteurs.

2. Tel est donc l'aspect négatif de la réflexion de Saussure sur l'origine du langage et des langues. On a cependant aperçu que l'aspect positif a commencé à se faire jour, discrètement lors de la métaphore du ruisseau – « la langue existe pendant qu'on dit qu'elle naît » – et presque explicitement lors de l'allusion à la valeur du signe. On trouve en plusieurs autres points des éléments à proprement parler positifs, quoique souvent affectés de quelques touches énigmatiques. Ainsi on le voit donner le titre « Origine du langage » à un fragment des « Notes pour un livre sur la linguistique générale » : « *Origine du langage*. Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie* [le mot est souligné par Saussure] avant de considérer ses conditions de genèse. Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la vie du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la vie » (2002 : 228). Comme à l'habitude chez Saussure, il faut prendre garde au sens des mots. Le terme *vie*, qu'il souligne lui-même, prend ici le sens de « fonctionnement, mise en acte ». L'idée est que les procédés mis

en œuvre dans le fonctionnement *hic et nunc* du langage sous la forme de telle ou telle langue ne diffèrent pas fondamentalement des procédés qui en ont déterminé la genèse. – D'une façon plus explicite, Saussure précise qu'il n'y a pas à distinguer la « production » de la « reproduction ». Pour marquer l'originalité de sa position, Saussure l'oppose, polémiquement, par l'adverbe *aujourd'hui*, à l'école allemande de Franz Bopp et de ses successeurs, avec laquelle il a des rapports ambigus, le plus souvent hostiles : « Aujourd'hui, on voit qu'il y a réciprocity permanente [entre langue et langage] et que dans l'acte de langage la langue tire à la fois son application et sa source unique et continuelle et que le langage est à la fois l'application et le générateur continu de la langue, la production et la reproduction » (2002 : 129, 2011 : 278-279). Ce texte est pour une part énigmatique, certes. On aperçoit cependant que l'« acte de langage » tel qu'il est effectué par « le sujet parlant » est à la fois la mise en œuvre de la langue – c'est ce que Saussure nomme ici l'« application » – et sa source unique et continuelle. La production et la reproduction ne sont pas propres à être distinguées. En d'autres termes, la création n'est jamais qu'une transformation et, inversement, « une transformation, *c'est une création* » (2002 : 160). – Saussure décline ces propositions de plusieurs façons. Dans la seconde conférence de linguistique générale qu'il donne à Genève en 1891, il revient sur le problème de la relation entre création et transformation : « C'est une idée très fautive que de croire que le problème de l'origine du langage soit un autre problème que celui de ses transformations » (2002 : 159). J'annonce sans plus attendre que sur ce point Renan tient précisément la même position.

C'est en ce point qu'apparaît, de façon à mon sens unique dans sa réflexion, l'allusion que j'ai fait attendre plus haut aux conditions qui donneraient une validité au problème de l'origine. Unique, certes, mais suffisante pour montrer que le problème n'a pas été évacué d'emblée :

Ce serait un autre problème si l'on supposait que d'autres forces ont agi autrefois dans le langage, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée d'après ce qui se passe aujourd'hui quand nous parlons, mais cette supposition est aussi arbitraire qu'invraisemblable ; elle revient à attribuer à l'humanité primitive des facultés ou des sens essentiellement différents de ceux que nous possédons (2002 : 159).

La condition nécessaire pour poser effectivement le problème de l'origine serait donc de supposer une « humanité primitive » fondamentalement différente de l'humanité actuelle. C'est ce que Saussure considère comme « aussi arbitraire qu'invraisemblable ». Je remarque au passage que c'est ce geste « aussi arbitraire qu'invraisemblable » que font certains chercheurs contemporains, par exemple Jean-Louis Dessales, qui ne le considèrent évidemment ni comme « arbitraire », ni comme « invraisemblable ». Dessales conclut son article de 2006, significativement intitulé « Du protolangage au langage : modèle d'une transition » de la façon

suivante :

En formant des prédicats, en les exprimant par des énoncés simples, puis par des énoncés moléculaires pour atteindre une détermination poussée des objets du discours, nos ancêtres ont pu affirmer des relations et surtout remettre en question les relations affirmées par les autres. Conformément à ce qui est généralement admis, nous avons tout lieu de penser que cette transition correspond à l'avènement d'*homo sapiens* (2006 : 150).

On voit comment cette position contemporaine s'éloigne de celle de Saussure. Car « l'avènement d'*homo sapiens* » présuppose une « humanité primitive » douée de facultés différentes de celles de l'humanité actuelle. En sorte que le *protolangage* évoqué par Dessales aurait des propriétés fondamentalement différentes du *langage*. C'est précisément le geste de Dessales que Saussure se refuse à faire. Et, bien sûr, il est parfaitement possible de contester ce refus. Il y a des tas de gens qui le font aujourd'hui, par exemple Dessales lui-même, par le silence qu'il observe, ou, de façon explicite, mais, hélas, très mal informée, Robert, 2010. Mais ce qu'on conteste alors, c'est l'entier de la conception saussurienne du langage, dont on ne peut séparer le discours qu'il tient sur l'origine.

Le discours de Saussure se poursuit donc de façon désormais parfaitement cohérente. Dans une des nouvelles notes *Item* de 2002, il neutralise l'opposition entre *naissance* et *croissance* : « On peut discuter éternellement sur cette “ naissance ”, mais son plus grand caractère, c'est d'être parfaitement le même que sa “ croissance ” » (2002 : 94). « L'origine du langage » ? Le problème s'en confond avec celui de « l'âge des langues » :

Toutes les langues se parlant à la même époque sont de même âge ; en ce sens qu'elles remontent à un passé égal. Il n'est pas nécessaire de déterminer la longueur de ce passé. Si l'on veut, c'est l'origine du langage, mais sans remonter aux périodes inaccessibles (2002 : 155).

Et j'ai réservé pour la fin la forme la plus ferme de cette attitude, celle qui lui a été donnée, après la mort de Saussure, par les éditeurs de 1916 du *Cours de linguistique générale* :

En fait, aucune société ne connaît et n'a jamais connu la langue autrement que comme un produit hérité des générations précédentes et à prendre tel quel. C'est pourquoi la question de l'origine du langage n'a pas l'importance qu'on lui attribue généralement. Ce n'est même pas une question à poser [Je remarque ici que les éditeurs ont légèrement forcé l'expression de Saussure, en lui faisant frôler l'interdiction. Dans le Cours II Saussure semble avoir réellement dit, plus sereinement : “ Cette question n'existe même pas ” (Engler : 160)] ; le seul objet réel de la linguistique, c'est la vie normale et régulière d'un idiome déjà constitué (1916-1922 : 105).

J'en viens maintenant aux positions de Renan. Sur le problème à proprement parler historique de l'origine du langage, il va encore plus loin que

Saussure. C'est la raison pour laquelle j'ai inversé l'ordre chronologique de la présentation des deux réflexions. Contrairement à Saussure, il ne consent même pas à envisager ne serait-ce que la possibilité d'un stade de l'humanité dépourvu de langage ou pourvu d'un langage de type fondamentalement différent de celui qu'illustrent les langues contemporaines ou celles des langues mortes qui nous sont connues par l'écriture :

C'est donc un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre état où il conquiert l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un *commencement voulu* [je reviendrai sur cette expression, que je souligne, MA] au langage qu'à la pensée (1858 : 91-92).

Position, à vrai dire, voisine de l'extrémisme, plus voisine encore que celle de Saussure, dans la dénégation de la composante historique du problème de l'origine. Plusieurs points sont à remarquer. D'abord la proximité sémantique du terme *rêve* avec les adjectifs *idéale* et *mythique* qu'on a vus employés par Saussure. Ensuite, la mise en place, comme une évidence absolue, de la contemporanéité absolue du langage et de la pensée :

Le langage étant la forme expressive de la pensée, l'un et l'autre doivent être tenus pour contemporains (*ibid.* : 92).

Le texte biblique ? Il est par Renan encore plus violemment mis en cause qu'il ne l'a été par Saussure :

Que signifie en effet cette révélation du langage ? Si on l'entend d'une manière matérielle, si l'on suppose par exemple qu'une voix du ciel ait dicté à l'homme les noms des choses, une telle conception est si grossièrement empreinte d'anthropomorphisme, elle s'écarte si complètement du tour de nos explications scientifiques, elle est si antipathique à toutes nos idées les plus arrêtées sur les lois de la nature, qu'elle n'a pas besoin de réfutation pour un esprit tant soit peu habitué aux méthodes de la critique moderne (1858 : 82).

Évoquant, en un autre point, le geste adamique de nomination des animaux, Renan se livre à une mise en cause à peine moins sévère. On se souvient en effet que le texte de la Genèse ne parle que d'une classe de mots. Qu'ils soient créés par Dieu ou par Adam, ce sont exclusivement des noms, au sens « référentiel » du terme, c'est-à-dire des désignations d'objets. Renan en fait la remarque d'une façon totalement lucide :

Il n'est question dans le passage de la Genèse que d'une certaine classe de mots et non du langage en général ; on expliquerait tout au plus par ce passage la formation du dictionnaire, mais non celle de la grammaire (1858: 84).

Constatation lucide, certes. Elle est en même temps dévastatrice pour le texte biblique : car un dictionnaire, tout seul, ce n'est rien d'autre qu'une nomenclature. Sans grammaire, ce n'est pas une langue. Le texte biblique est donc frappé de nullité complète dans sa conception de l'origine du langage.

En somme, comme chez Saussure, quoique de façon immédiate, on

assiste en ces points du texte de Renan, à une dénégalion du problème de l'institution du langage. Il va même plus loin que Saussure puisqu'il va jusqu'à poser explicitement le « principe que l'humanité n'a jamais existé sans la parole » (1858 : 204). Il est vrai que, sans doute effarouché par la hardiesse de cette assertion, il la corrige en précisant que ce « principe ne peut évidemment s'entendre que d'une façon générale et en ce sens que le langage n'a point été inventé après une longue période de mutisme » (*ibid.*). Donnée comme une modeste concession, cette précision est cependant toute proche d'une contradiction. Car elle réintroduit, mais à petit bruit, le problème de l'institution. Institution qui, nécessairement contemporaine de celle de l'esprit humain, fut d'emblée à la fois complète et aussi instantanée que possible :

Ce n'est point par des juxtapositions successives que se sont formés les divers systèmes de langues ; [...] semblable aux êtres vivants de la nature, le langage, dès sa première apparition, fut doué de toutes ses parties essentielles. En effet, dès le premier moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet (1858 : 99-100).

D'où la comparaison, présente dans la préface (p. 23-24, puis 29-30), du langage à un poème. Mais un poème d'un type particulier : toujours déjà écrit, et toujours en proie à une constante réécriture.

Cependant, la rapidité avec laquelle Renan pose que s'est constitué le langage ou les langues qui le manifestent fait difficulté : comment un organisme aussi lourdement complexe a-t-il pu être élaboré « d'un seul coup, comme sorti instantanément du génie de chaque race » (« Préface » : 16) ? Certes, Renan ne se hasarde pas à préciser les délais de cette formation, mais le « instantanément » qu'on vient de lire marque qu'ils sont toujours donnés comme brefs. Renan ne se masque pas le problème, et il a une réponse toute prête. Elle tient dans le fait que les langues se sont formées sans faire appel à la « raison réfléchie », mais par « l'action spontanée ». Celle-ci en effet « n'a pas besoin d'être précédée de la perception claire du but à atteindre et des moyens à employer » (1858 : 98). On sent se former dans la réflexion de Renan la conception d'un inconscient langagier, ou plus précisément d'un inconscient formateur du langage, et agissant sans contrainte temporelle. Dans le texte cité plus haut, Renan parlait d'*un commencement voulu*, où le participe adjectif *voulu* est à prendre, le contexte est totalement explicite, dans le sens de « conscient ». Renan le dit sans la moindre ambiguïté quelques lignes plus bas :

D'une part, la parole est l'œuvre de l'homme et des forces qui résident en lui ; de l'autre, rien de réfléchi, rien de combiné artificiellement dans le langage, non plus que dans l'esprit. Tout y est l'œuvre des forces internes de la nature humaine, agissant *sans conscience* [je souligne, MA] et comme sous l'impression vivante de la Divinité (*ibid.* : 92).

Je l'avoue : ce beau texte me plonge dans la plus totale perplexité. Au point que j'en viens à me poser une question apparemment insolite : la Divinité, qui fait retour ici dans le discours de Renan, ne serait-elle pas le nom

qui est donné à l'inconscient ? Relisez sa phrase, et écoutez celle-ci, peut-être plus explicite encore :

Partout c'est le Dieu caché, la force infinie, qui, agissant en l'absence ou durant le sommeil de l'âme individuelle, produit ces merveilleux résultats, et défie la science de comprendre ce que la nature a produit sans effort (*ibid.* : 90).

Serais-je vraiment trop imprudent en avançant que « le Dieu caché, la force infinie », c'est, peut-être, le nom que Renan donne à ce qu'il ne peut pas, ou ne veut pas nommer l'inconscient ? Dieu serait alors, j'ose le dire, le nom de l'inconscient. Et l'inconscient serait cette force constructive du langage, ou, si on veut pédantiser, *logopoétique*, terme qui a l'intérêt de reprendre la métaphore du poème.

Reste naturellement un vaste problème : rendre compte du fait qu'il y a du langage et des langues. Comment l'expliquer s'ils n'ont pas d'origine ? Le seul moyen consiste précisément à en ramener le problème à celui de la pratique d'une langue : c'est la solution que choisit Renan, dans des termes assez voisins, quoique plus généraux de ceux que, quarante ans plus tard, utilisera Saussure :

Il n'y a pas d'*interim* dans la nature : la création et la conservation s'opèrent par les mêmes moyens, agissant dans des circonstances diverses [...]. Ainsi le génie créateur du langage est encore celui qui préside à ses révolutions : car la force qui fait naître est celle qui fait vivre, et développer est en un sens créer. Si l'homme perdait le langage, il l'inventerait de nouveau. Mais il le trouve tout fait ; dès lors sa puissance créatrice, dénuée d'objet, s'atrophie, faute d'être exercée (1858 : 243, puis 245).

Jusqu'à présent, les convergences entre Saussure et Renan semblent dominer. Cependant des divergences fondamentales se creusent entre les deux réflexions. Me hasarderai-je à dire qu'elles se manifestent aux dépens de Renan, et de ce fait au profit de Saussure ? Ce dernier, à ce qu'il me semble, reste, sur le problème de l'origine, à tout instant cohérent avec lui-même. Renan au contraire se laisse aller à plusieurs contradictions. Il en aperçoit certaines, et essaie de les corriger en apportant à ses assertions des corrections qui en viennent à les annuler : on a en aperçu une, tout à l'heure, à propos de la dénégarion même du processus d'institution, qu'il est amené à réintroduire de façon à la fois élégante et sournoise. Mais il y a d'autres contradictions qu'il ne semble pas apercevoir. Les deux principales sont les suivantes.

1. *Le problème de la connexion du langage avec la voix.* Sur ce point, Renan, en contradiction absolue avec Saussure, tient ferme pour la naturalité et la nécessité de cette connexion : « Le besoin de signifier au dehors ses pensées et ses sentiments est naturel à l'homme : tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieurement. Rien non plus d'arbitraire dans l'emploi de l'articulation [au sens vocal du terme, MA] comme signe des idées. Ce n'est ni

par une vue de convenance ou de commodité, ni par imitation des animaux que l'homme a choisi la parole pour formuler et communiquer sa pensée, mais bien parce que la parole est chez lui naturelle, et quant à sa production organique, et quant à sa valeur expressive » (*ibid.* : 90). Renan ne semble pas s'aviser qu'en posant cette relation nécessaire entre langage et parole, il pose du même coup les problèmes, litigieux et difficiles à résoudre, de la genèse de la parole humaine, illustrés aujourd'hui notamment par des questions telles que celles de la position du larynx ou du diamètre du canal hypoglosse. Les habitués du problème savent la place que ces données occupent dans les travaux contemporains sur l'origine du langage. Comme en a vu plus haut, Saussure évite cette difficulté en faisant le geste, incontestablement paradoxal et rarement pratiqué, de rompre la connexion traditionnelle entre langage et voix.

2. *Le problème de la relation entre les mots et les choses.* Renan, en dépit de ce qu'on lui a vu dire dans sa critique du texte biblique, semble bien se situer le plus souvent dans le cadre d'une conception nomenclaturiste – les termes *nomenclature* et *nomenclateur* sont fréquents dans son discours – du langage. Les mots désignent les choses d'une façon directe et immédiate. Ils ont été créés en vue d'exercer cette fonction de désignation. De ce fait il arrive souvent qu'ils ressemblent à ces choses : c'est qu'ils ne sont « que l'écho de la nature dans la conscience humaine » (*ibid.* : 136). Certes, cette ressemblance échololique a souvent été effacée par le temps. Cependant, poursuit-il, « certains idiomes conservent encore le souvenir des procédés qui présidèrent à leur création. Dans les langues sémitiques et dans l'hébreu en particulier, la formation par onomatopée est très-sensible pour un grand nombre de racines, et pour celles-là surtout qui portent un caractère marqué d'antiquité et de monosyllabisme » (*ibid.* : 137). Le terme *onomatopée* est doublement caractérisé : d'abord par son sens étymologique – « fabrique du mot », qui porte la trace du nomenclateur –, ensuite par le sens spécialisé qu'il a pris dès le grec, puis en latin et dans les langues modernes : « fabrique de mots imitateurs des choses qu'ils désignent ». Renan lui donne une place centrale dans sa théorie du langage, sans, à ce qu'il semble, se rendre compte de la contradiction qu'elle introduit à tout instant dans son discours, puisque, de la même façon que le texte biblique qu'il critique, elle réduit le langage à un « dictionnaire ». Il en vient même à poser le principe de la motivation constante du mot humain, dans une formulation telle qu'on se prend à imaginer que Saussure a pu l'avoir sous les yeux au moment de l'inverser :

La liaison du sens et du mot n'est jamais *nécessaire*, jamais *arbitraire* ; toujours elle est *motivée* (1858 : 149)⁴.

4. J'avoue que je reste étonné par le « jamais nécessaire ». Dans une note de la préface ajoutée lors de la réédition de 1858, Renan posera comme une règle le caractère « nécessaire » des relations constitutives du langage. Cependant, pour s'opposer à Littré, il envisagera, mais à titre d'hypothèse partielle, la possibilité de

On sait de nouveau de quelle façon Saussure évitera la contradiction à laquelle Renan n'échappe pas : il écartera l'« objet désigné » de la définition du signe, il réduira à un minimum absolu le champ de l'onomatopée, enfin il posera le principe de l'arbitraire du signe, en contradiction littérale absolue avec Renan :

Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous dirons plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire* (CLG : 100).

Il serait sans doute temps d'en venir à une conclusion. On a compris que ce n'est guère possible. Nous en sommes venus en effet à voir s'ouvrir un nouveau problème, qu'il n'est plus possible d'essayer de résoudre. Peut-être cependant me permettra-t-on d'essayer de le formuler. Il réside dans le fait suivant : il y a un accord à peu près total entre les réflexions de Renan et de Saussure sur l'origine du langage. Ils posent l'un et l'autre, dans des formulations très voisines, l'identité qui s'établit entre la « production » et la « reproduction » – ce sont les mots de Saussure – ou, en termes renaniens, entre la « création » et la « conservation ». En somme, pour l'un comme pour l'autre, parler, c'est, à tout instant refaire le geste de créer la langue et par là le langage. Cependant ils s'écartent aussi fortement que possible sur deux problèmes fondamentaux. C'est celui, d'abord, de la connexion entre langage et voix. Renan la pose, de façon traditionnelle, comme « nécessaire » et « naturelle ». Saussure, d'une façon dont il reconnaît le caractère paradoxal, ne va pas jusqu'à la dénier, mais la pose comme accidentelle. Le second point de désaccord est celui de l'arbitraire du signe : posé comme fondamental par Saussure, il est totalement récusé par Renan. Le rapprochement de ces deux constats suffit à poser le problème que je n'aborderai pas, le laissant à vos réflexions : comment est-il possible que deux conceptions du langage puissent être à ce point proches l'une de l'autre sur certains problèmes, et aussi éloignées sur d'autres ?

l'arbitraire : « Le langage n'est nécessaire que dans ses lois essentielles ; tout y a eu sa raison, mais cette raison n'a jamais été exclusive. [...] Chaque objet, les circonstances restant les mêmes, a été susceptible d'une foule de dénominations ; le choix qui a été fait de l'une d'entre elles tient à des causes impossibles à saisir » (1858 : 19). On remarque en ce point que l'arbitraire ainsi institué, opposé au « nécessaire » qui domine, se situe entre l'objet et le signe.

BIBLIOGRAPHIE

- Arrivé, Michel, 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.
- Arrivé, Michel, 2011, « Saussure : un linguaggio senza voce ? », in Fadda, E., Gallo, G., Cristaldi, L., *Saussure Filosofo del linguaggio*, Catania, Bonanno Editore : 59-78.
- Dessalles, Jean-Louis, 2006, « Du protolangage au langage : modèle d'une transition », *Marges linguistiques*, 11, mai : 142-152.
- Engler, Rudolf, 1968, *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht/Anvers, Spectrum Éditeurs.
- Engler, Rudolf, 1968-1989, *Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale, Edition critique*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Fleury, Michel, 1964, « Notes et documents sur Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études », *Annuaire 1964-1965 de l'École Pratique des Hautes Études* : 35-67.
- Gambarara, Daniele, 1972, « La bibliothèque de Ferdinand de Saussure », *Genava*, 20 : 316-368.
- Mejia Quijano, Claudia, 2008, *Le Cours d'une vie, Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, tome 1, Nantes, Cécile Defaut.
- Mejia Quijano, Claudia, 2012, *Le cours d'une vie, Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, tome 2, Nantes, Cécile Defaut.
- Psichari, Jean, 1925 : *Ernest Renan, Jugements et souvenirs*, Paris, Les éditions du Monde moderne.
- Renan, Ernest, 1848-1958-sd, *De l'origine du langage*, Paris, Calmann-Lévy, puis Didier Érudition.
- Robert, Thomas, 2010, « Saussure et l'origine du langage. Un interdit à dépasser par la philosophie linguistique », *Rivista italiana di filosofia del linguaggio*, 3 : 147-156.
- Rouillard, Geneviève, 1930, « Jean Psichari. I Notice biographique. II Bibliographie », *Annuaire 1930-1931 de l'École Pratique des Hautes Études* : 3-11.
- Saussure, Ferdinand de, 1916-1922-1985, *Cours de linguistique générale*, Lausanne, puis Paris, Payot (ici *CLG*).
- Saussure, Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Saussure, Ferdinand de, 2005-2006, *Le Troisième Cours, Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58 : 81-290.
- Saussure, Ferdinand de, 2011, *Science du langage, De la double essence du langage*, édition établie par René Amacker, Genève, Droz.
- Saussure, Ferdinand de, voir aussi Engler, 1968-1989.